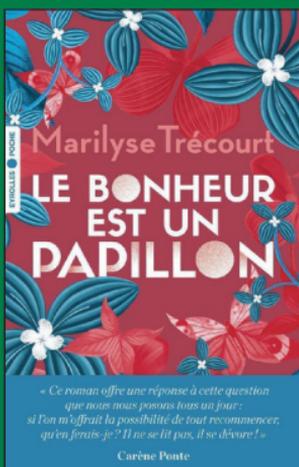


MARILYSE TRÉCOURT

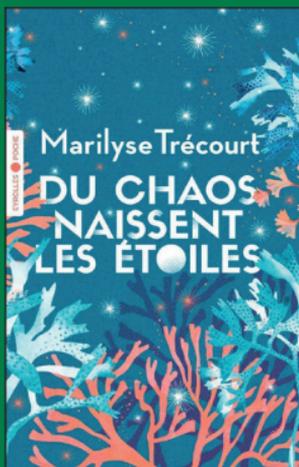
EYROLLES ● POCHE

Le
drôle
de Noël
qui a
changé
ma vie





**DE LA MÊME
AUTRICE
EN FORMAT
POCHE !**



Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 2022,
dans la collection « Pop'Littérature ».

Éditrice externe : Agnès Marot

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2022
© Éditions Eyrolles, 2023 pour la présente édition
ISBN : 978-2-416-01082-8

MARILYSE TRÉCOURT

**Le drôle de Noël
qui a changé ma vie**

● Roman
EYROLLES

De la même autrice aux Éditions Eyrolles

Romans

Vise la lune et au-delà !, 2018

Une Vie plus belle que mes rêves, 2019

Le Bonheur est un papillon, 2020

Du Chaos naissent les étoiles, 2021

Ferme les yeux et tu verras, 2022

Développement personnel

Pas besoin d'être un super-héros pour réaliser mes rêves, 2019

50 exercices pour rebondir grâce aux émotions positives, 2021

50 exercices pour trouver son ikigai, 2022

C'est moi d'abord ! Mon carnet d'égoïsme bienveillant, 2023

« Cher Père Noël,

Je ne sais même pas pourquoi je fais appel à toi. À trente-cinq ans, je sais depuis longtemps que tu n'existes pas. Mais quand j'étais petite, à chaque Noël, ma mère m'incitait à t'adresser une lettre pour exprimer ce que j'espérais pour l'année suivante. Elle était convaincue qu'il fallait écrire ce qu'on voulait pour avoir une chance d'y parvenir. Elle pensait que Noël avait un pouvoir magique tant que l'on croyait en lui.

Aujourd'hui, même si ma mère n'est plus là, j'ai envie d'y croire encore. De toute façon, tu es mon dernier espoir. J'aurais bien besoin d'un de tes miracles...

Je n'ai jamais rien fait d'intéressant. Toutes mes amies sont mariées, avec une jolie famille, une maison, un jardin et un super job. Moi, je travaille comme serveuse/femme de ménage/commis de cuisine dans le restaurant de mon père. Laurent, mon petit ami, fait davantage attention à sa console qu'à moi. Son amour a fondu comme une Häagen-Dazs au soleil et je vis dans la hantise qu'il me quitte. Je ne peux même pas lui en vouloir : j'ai quinze kilos de trop au compteur, aucune perspective d'avenir et, bientôt, je serai trop vieille pour devenir mère.

Je passe mes rares journées de congés en pyjama, à regarder des séries romantiques,

à m'empiffrer de chamallows et à vider les paquets de mouchoirs.

En résumé, ma vie est un désastre.

Alors, Père Noël, si tu existes vraiment, aide-moi à trouver le bonheur, je t'en supplie. Tous mes espoirs reposent sur toi !

Mets tous tes lutins sur le coup, ils ne seront pas de trop.

Bisous,

Lina. »

« *Bonjour mon Merveilleux Ami,*

Je me permets de vous appeler ainsi car c'est la cinquantième lettre que je vous envoie. Vous m'accorderez donc cette familiarité, au terme d'une si longue relation épistolaire. Je vous écris depuis que j'ai cinq ans, vous vous rendez compte ? J'ai toujours aimé ce moment que je rendais solennel, et qui m'offrait l'opportunité de formuler des vœux pour ceux que j'aime.

Je tiens à vous remercier pour tous les cadeaux que vous m'avez offerts l'année passée, qu'il s'agisse de présents ou de surprises que vous avez semés sur ma route. Une nouvelle amie, un apprentissage, une promotion, une réconciliation, une réussite... Comme par magie, tous ces cadeaux de la vie correspondent aux souhaits que je vous ai confiés ou à ceux dont je n'avais même pas conscience.

J'ai essayé de transmettre cette tradition à mes enfants. Ils s'y sont prêté quelques années, mais, à mon grand regret, ils ont fini par y renoncer, prétextant qu'ils étaient trop âgés pour envoyer une lettre au Père Noël. J'espère que vous ne leur en tiendrez pas rigueur.

Je continue malgré tout de formuler des vœux à leur place, dans l'espoir que mon entremise sera suffisante. Je ne suis pas sûre que ça fonctionne. J'ai fini par comprendre que c'est à eux d'inventer l'existence qui leur

convient. Ainsi, mon fils ne s'autorise pas à aimer qui il veut et ma fille manque cruellement de confiance en elle. J'aimerais tellement avoir le temps de les aider, les guider pas à pas vers le bonheur, comme je l'ai toujours fait. De tout ce que je laisse derrière moi, c'est mon unique regret.

Mon Merveilleux Ami, cette lettre sera la dernière. Voici mon dernier souhait, le plus important de tous : protégez Tino et Lina, mes enfants adorés, et faites en sorte de les rendre pleinement heureux d'ici cinq ans. Ainsi, ils pourront profiter réellement de leur vie.

Vous remarquerez que je ne vous demande pas de me redonner la santé. Je sais que cette cause-là est perdue, tout comme je le suis. Je ne gâcherai donc pas mon dernier souhait pour cela. Bientôt, je vous rejoindrai, où que vous soyez, et vous pourrez compter sur moi si vous avez besoin d'une adjointe.

Je compte sur vous, mon Merveilleux Ami.

À très vite,

Angéline. »

« Salut, vieux grigou !

C'est moi, Philippine. Je me doute bien que tu ne te souviens plus de moi, après toutes ces années. Mais tu avoueras qu'il faut être cinglée pour continuer à t'écrire après qu'on a passé l'âge de raison. C'est sans doute pour ça qu'on l'appelle comme ça, d'ailleurs.

Bref, si je t'écris aujourd'hui c'est parce que je n'ai rien de mieux à faire et que j'ai vu une greluce t'adresser une bafouille dans une comédie de Noël débile à souhait. Après t'avoir envoyé sa lettre, elle a rencontré un homme aussi beau que John Wayne et elle est devenue multimillionnaire (une fois que son père a passé l'arme à gauche). Alors, ne va pas imaginer que je vais te demander de me faire rencontrer le sosie de John (qu'est-ce que je ferais d'un bonhomme dans mes pattes, aussi séduisant soit-il ?) ou de tuer je ne sais qui pour que je puisse hériter du million (aucun membre de ma famille n'a été assez futé pour devenir riche).

Non, ce que je veux, c'est retrouver la joie de vivre que je partageais avec Jean. On s'amusait tellement, tous les deux. Depuis qu'il est parti, je m'ennuie comme un rat mort. Même Attila ne parvient plus à me faire sourire. Et ce ne sont pas ces filles qui viennent s'occuper de moi qui vont égayer mes journées. Elles sont plus godiches les unes que les autres.

J'essaie pourtant de les dégourdir un peu, de les asticoter histoire d'égayer un peu mon quotidien, mais elles ne supportent pas la moindre critique. Résultat des courses : elles démissionnent les unes après les autres.

Ma fille me tanne pour que j'aille en maison de retraite. Elle prétend que je m'y sentirai mieux, entourée d'autres vieux chnoques et de mon amie Monique, mais j'aurais l'impression d'entrer dans un cimetière.

Alors, voilà mon plan, vieux grigou : trouve une solution pour que je me sente aussi heureuse qu'avec mon Jean. Rien que ça. Faut bien que tu serves à quelque chose, non ?

Allez, au boulot, et que ça saute (enfin, toi, ne saute pas, ou tu risques de finir en pièces détachées, ce serait ballot).

Philippine. »

1

Lina

« *All I want for Christmas is youuuu ! You, you, youhouuuuuu !* »

Si Dieu existe, qu'il la fasse taire, par pitié ! À la base, cette chanson me sort déjà par les yeux. Mais, quand elle est beuglée au milieu du rayon charcuterie par une candidate recalée aux présélections de *The Voice*, qui colle son micro si près de sa bouche que ses gencives en saignent et se trémousse dans une robe saucissonnante à paillettes, on atteint le comble de l'horreur. Ah, au temps pour moi, il y a pire : les clients du magasin, certainement victimes d'une vague d'aliénation collective, reprennent le refrain en chœur, chacun y allant de son interprétation très personnelle de la chanson classée numéro un en enfer.

Nous sommes le 3 décembre. Encore trois semaines à endurer ça. Presque un mois à supporter les chants de Noël dégoulinant de guimauve, les décorations plus kitsch les unes

que les autres, les marionnettes de barbus en salopette pendues aux balcons, les guirlandes tellement scintillantes qu'elles vous grillent la rétine, les crises d'hystérie dans les magasins et les téléfilms qui vous font croire que le type en rouge va descendre du pôle Nord rien que pour changer votre vie. Trois semaines. Une éternité. Pas sûre d'y survivre cette année.

Je sors du centre commercial comme un diable de sa boîte, et j'amorce un angle à quatre-vingt-dix degrés sur le parvis en marbre détrempe par la pluie pour rejoindre le parking. Mais mon caddie a visiblement des velléités d'indépendance : il décide de se faire la malle et de vivre sa vie. Sous l'effet de la surprise, je dérape, m'affale dans un hurlement et, sans même utiliser le carré de l'hypoténuse de Pythagore, je trace une ligne droite parfaite, sur les fesses, en direction de la roulotte à marrons chauds contre laquelle je m'écrase lamentablement.

— Ça va, madame ?

Ça dépend. C'est normal de voir une ronde de marrons danser autour de ma tête ? Je me redresse péniblement et j'avise les dizaines de paires d'yeux braquées sur moi. Plus loin, j'entends des jeunes se bidonner en me montrant du doigt : « *Oh, ce gadin de classe mondiale ! J'ai même pas eu le temps de faire un snap !* »

— Madame, vous m'entendez ? me demande

un homme penché sur moi, comme si j'étais demeurée.

Pourquoi m'appelle-t-il madame, celui-là ? Il doit être à peine plus jeune que moi. Tout juste une dizaine d'années. Quinze, grand max. Même si j'ai une tête de déterrée, ces derniers temps, ça ne l'autorise pas à me prendre pour une grabataire !

C'est ce que j'aurais dû répondre au Dr Petion, mon gynécologue, quand il m'a sorti, l'air de rien, alors que j'étais nue comme un ver, les quatre fers en l'air et mon intimée exposée aux quatre vents :

— À votre âge, vous devriez faire congeler vos ovocytes. Vous y avez déjà pensé ?

Non, je n'ai jamais pensé à congeler une quelconque partie de mon corps. Déjà que je ne pense pas à congeler la viande avant qu'elle soit périmée, alors mes ovocytes, n'en parlons pas.

— Vous êtes sérieux ? lui ai-je demandé, persuadée qu'il plaisantait.

— Évidemment. Vous avez trente-cinq ans, vous n'avez pas encore d'enfants et votre taux de fertilité décroît déjà depuis cinq ans. Cette chute va s'accélérer. Si vous voulez avoir une chance de devenir mère un jour, vous devriez sérieusement y réfléchir..., a-t-il déclaré sans sourciller tout en me palpant les seins d'un air inspiré.

En me rhabillant, je suis sûre d'avoir senti mes premiers rhumatismes se réveiller.

— Vous avez besoin d'aide pour vous relever ? me demande le jeune homme, avec un peu moins de sollicitude dans la voix devant mon manque évident de coopération.

— Non, ça va. Merci.

Il s'éloigne sans un mot tandis que je me redresse en replaçant ma jupe sur mes fesses exposées aux yeux de tous. Les joues en feu, mon fessier tout trempé et douloureux, j'attrape mon caddie et je fais mine de ne pas remarquer les rayures qu'il a incrustées dans la camionnette.

Tandis que je range mes sacs dans le coffre de ma voiture, je sens une boule enfler dans ma gorge. Je respire un grand coup pour la chasser.

Pas maintenant, Simone !

Simone la Froussarde, c'est le nom que je donne à ma tristesse, à mes angoisses, à mes peurs, en hommage à notre ancienne voisine qui se lamentait tout le temps pour un oui, pour un non, et surtout pour nous casser le moral.

Simone me laisse en paix. Enfin, jusqu'à ce que je referme la portière de la voiture derrière moi. Là, elle s'effondre sans la moindre trace de dignité et mes larmes me transforment en panda pathétique.

Je me sens si seule, si nulle, si inutile...

L'espace d'un instant, je suis tentée d'appeler mon père, mais il n'a jamais le temps de me parler. Il me dirait : « Allô, chérie ? Oui ? Tout va bien ? *Angelo, quante volte ti ho detto di non mettere il prezzemolo sulla pizza Paolina ? Pensi di essere al Ducasse*¹ ? Oui, chérie, tu disais ? Tu te sens mal ? Alors prends une aspirine ! *Angelo, sei stupido*² ? Chérie, je dois te laisser ou Angelo va me faire devenir complètement pazzo³ !

Je pourrais appeler Tino, mon frère, mon ami, mon confident. Mais je l'ai déjà trop ennuyé avec mes états d'âme ces derniers temps. Il va finir par ne plus me supporter. Et puis, c'est son jour de congé et il a des projets bien plus réjouissants que de consoler sa grande sœur.

Quant à Laurent, il n'aime pas que je me plaigne. Je l'entends d'ici : « C'est pas en te lamentant que tu vas aller mieux. Allez, donne-toi un bon coup de pied aux fesses et reprends-toi. »

Ma mère, elle, m'aurait écoutée... Mais elle n'est plus là. Elle nous a quittés, comme on dit pudiquement pour ne pas heurter les gens,

1. Combien de fois je t'ai dit de ne pas mettre de persil sur la pizza Paolina ? Tu te crois chez Ducasse ?

2. Angelo, tu es stupide ?

3. Fou.

depuis quatre ans, d'une maladie foudroyante. Il a suffi d'un mois. Un unique mois, et je me suis retrouvée seule dans ce monde où je n'ai pas ma place. Si elle me voit de là-haut, je sais ce qu'elle voudrait me dire : « Du chaos naissent les étoiles, ma puce. Rien n'arrive par hasard. Un jour, tu comprendras la raison de tes souffrances et tu seras fière de les avoir traversées. Pour le moment, sèche tes larmes et rentre chez toi pour te préparer un bon chocolat chaud aux guimauves, comme quand tu étais petite, tu te rappelles ? »

Oui, maman, je me souviens des chocolats chauds des jours gris et froid, de ta joie à l'approche des fêtes de Noël, de ton obsession pour les décorations, les chants, les traditions et l'espoir que tu plaçais dans cette fête. Mais tu avais tort, maman. Noël n'a jamais eu aucun pouvoir magique. Il n'a pas eu le pouvoir de te laisser auprès de nous. Ton Père Noël n'a exaucé ni tes souhaits, ni les nôtres. La vie n'est pas magique et j'en ai pris conscience cruellement à trente-et-un ans, le jour où tu nous as quittés.

Je ne suis plus une enfant, désormais. Je suis une vieille dame de trente-cinq ans qui envisage sérieusement de faire congeler ses œufs. Laurent a raison : je ne sers à rien.

2

Lina

Il fait si froid que ma rétine est en train de se recouvrir de cristaux de glace. J'ai beau savoir que sur la Côte d'Azur il fait quinze degrés de plus qu'ailleurs en France, ça ne me console pas – d'autant que ma glissade d'hier me reste encore en travers de la gorge. Après mon fiasco du supermarché, je suis rentrée en miettes. Laurent m'a demandé ce qui se passait... J'avais trop honte, alors j'ai mis ma fatigue sur le compte du travail, comme toujours. Ça l'a mis hors de lui.

J'ajuste mon bonnet sur ma tête et je resserre mon écharpe en laine autour de mon cou en me demandant pourquoi certains passants ne portent même pas de doudoune. OK, je suis peut-être un peu frileuse. Vivement la ménopause pour que je ressente enfin des bouffées de chaleur. La bonne nouvelle, c'est que, si j'en crois mon gynéco, je n'ai plus longtemps à attendre.

Pourtant, à l'approche du restaurant de mon père, je ralentis le pas. Je préfère affronter le froid polaire que sa colère ou sa déception. J'ai promis à Laurent que je lui parlerais enfin. J'étais sûre de moi en quittant la maison, mais ma motivation a fondu comme neige au soleil. Pourtant, si je ne fais rien, c'est Laurent qui m'en voudra... Il voit bien que je m'épuise, et ça le rend dingue que je ne fasse rien pour y remédier.

— J'en ai marre de t'entendre te plaindre en permanence, Lina. Tu es fatiguée ? Mets-toi en arrêt maladie et puis c'est tout ! Peut-être que ton père comprendra qu'il t'exploite et que tu risques de faire un burn-out à ce rythme !

— Tu sais bien qu'il n'a pas assez de trésorerie pour employer quelqu'un d'autre...

— Ah oui ? Et pour acheter son nouveau *Rav 4*, il l'a trouvée où, la trésorerie ?

Il a marqué un point. La vérité, c'est que mon père ne se rend tout simplement pas compte de tout le travail que j'accomplis pour lui. Je suis serveuse, midi et soir, je m'occupe du ménage entre les services, et j'aide mon frère en cuisine. Je bosse plus de quinze heures par jour, et je suis payée au SMIC. Je ne sais pas combien de temps je vais encore pouvoir tenir à ce rythme. Laurent a raison : il faut que je fasse quelque chose. Mais mon père est tellement têtue...

Il ne cesse de répéter que la pizzeria, c'est

notre affaire de famille et que nous devons faire des sacrifices pour la faire prospérer. Maman travaillait avec lui, avant... Quand il s'est retrouvé tout seul, il m'a demandé de quitter mon stage dans un grand restaurant parisien pour venir la remplacer. J'étais déçue d'interrompre ce stage dans lequel je m'épanouissais tant, mais papa avait déjà perdu l'amour de sa vie : je refusais qu'il perde aussi sa pizzeria. Je me suis dit que j'avais la chance qu'il soit toujours là, que travailler avec Tino et lui me permettrait de profiter plus de ma famille, et tant pis si j'étais mal payée. Cinq ans après, j'en suis toujours là. Cent fois j'ai voulu reprendre ma formation ; cent fois je me suis ravisée, de peur de raviver sa douleur. « *Ah, si ta mère était encore là, tout serait tellement plus simple...* » Alors j'encaisse, encore et toujours.

Mais, cette fois, je n'ai plus le choix. Si mon père ne m'augmente pas, on n'aura pas de quoi payer notre loyer le mois prochain.

— J'aimerais bien m'arrêter, mais je n'aurais que la moitié de ma paie et on ne peut pas se le permettre... Même avec mon salaire complet on n'arrive plus à joindre les deux bouts. Tu n'as toujours pas de réponse à tes candidatures ? ai-je demandé à Laurent.

— Mais non ! Dans ce pays, sans piston, c'est même pas la peine d'essayer... J'ai épuisé mes droits et je n'ai obtenu aucun entretien !

Laurent est ingénieur agronome de forma-

tion, et chômeur longue durée de situation. Il sait qu'il n'y a pas ou très peu d'entreprises susceptibles d'embaucher des personnes avec son profil dans la région, mais il s'obstine. Il pense qu'un jour, la roue finira par tourner. En attendant, il n'a pas envie de faire des petits boulots, il considère cela comme un échec. Je le comprends, même si ça me permettrait de souffler un peu. Quand on s'est rencontrés c'est lui qui gagnait plus que moi, il payait le loyer pour nous deux et il ne s'en est jamais plaint.

J'ai arrêté de me battre avec lui sur ce point. À lui non plus, je n'ose pas exprimer ce que je ressens. Alors j'encaisse, en silence.

— Tu sais ce qu'on dit : « Trop bonne, trop conne ! », m'a-t-il déclaré.

Sous ses abords bourrus, je sais qu'il m'aime et qu'il veut mon bonheur. Alors je prends sur moi et, cette fois, je l'écoute. J'inspire profondément, j'adresse une prière muette à maman et je pousse la porte du restaurant. Après avoir salué mon père occupé à nettoyer le comptoir, je me lance d'une voix tremblante :

— Papa... Tu veux bien qu'on discute de mon salaire ?

— Mais tu es tombée sur la *testa* ou quoi ? s'écrie-t-il avant même d'écouter ma proposition. La situation est déjà compliquée, si je t'augmente je vais être obligé de mettre la clé

sous la porte ! Je suis désolé, *carina mia*, mais on doit se serrer les coudes encore un peu.

Sa réaction ne devrait pas me surprendre, mais elle me blesse en plein cœur. J'espérais simplement avoir une discussion posée avec lui... J'étais prête à négocier, à faire des sacrifices, comme il dit. Mais, devant son entêtement et son refus de m'écouter, je sens une vague d'indignation monter en moi.

— Papa, je travaille plus de quinze heures par jour, je ne prends pas mes congés, je n'ai jamais refusé de venir même quand j'étais malade. Je suis très largement sous-payée par rapport au nombre d'heures que je me coltine ici. Je fais office de femme de ménage, de commis de cuisine et de serveuse alors que j'ai un brevet de pâtisserie chocolaterie et que j'ai travaillé avec les plus grands chefs. Mais ça, bien sûr, tu ne le vois pas ! Tu vois la petite Lina qui accepte tout ce qu'on lui demande, qui ne se plaint jamais et que tu exploites sans scrupule. Tout ce que je te demandais, c'était de m'écouter, de m'accorder un peu d'attention et de respect. Mais non, tu préfères me faire du chantage affectif.

Voilà ce que je lui ai sorti. Mais seulement dans ma tête, bien entendu.

À voix haute, je lui dis :

— Je comprends, papa...

Je suis à deux doigts de m'arrêter là, mais la voix de Laurent m'encourage. « *Bon sang,*

arrête de te laisser marcher sur les pieds, Lina ! »
Alors, d'une traite, sans lui laisser le temps d'en placer une, j'ajoute :

— ... mais ce n'est plus possible pour moi. J'ai besoin de gagner plus d'argent. Je vais devoir trouver un autre boulot. Je suis désolée, mais tu vas devoir te débrouiller sans moi... Je démissionne.

Mon père me regarde, la bouche ouverte, mais ne me répond rien. Je ramasse mon sac à main et sors du restaurant sans me retourner. Une vague de culpabilité me frappe de plein fouet, mais je dois avouer que je suis plutôt fière de moi. Pour une fois, je ne me suis pas laissé faire. Même si je n'ai pas réussi à lui déballer tout ce qui me rongeaient depuis si longtemps, j'ai agi. Je vais pouvoir reprendre ma vie en main, maintenant !

Tout excitée, j'appelle Laurent pour lui raconter la scène.

— Tu es complètement débile ou quoi ? hurle-t-il.

— Pardon ?

— Lina, je ne touche plus que le RSA et ce job était notre seule source de revenus. Tu ne vas même pas toucher le chômage, puisque tu as démissionné. Comment on va faire pour payer le loyer ?

Mon excitation retombe comme un soufflé, remplacée par un puissant sentiment d'angoisse. Quelle idiote ! Je n'avais même pas

pensé à ça. J'aurais dû exiger mon augmentation, ou au moins une rupture conventionnelle. J'ai encore tout fait de travers...

— Je... je suis désolée. On va trouver un moyen. Je vais trouver un autre job, ne t'inquiète pas.

— Y a intérêt, lance-t-il avant de raccrocher.

Les jambes flageolantes, je m'assieds sur un banc et place mes mains sous mes cuisses pour les empêcher de trembler. Les larmes coulent librement sur mes joues. Elles sont tout ce qui me reste...

— Ça va, ma puce ?

Tino s'assied à côté de moi et me serre dans ses bras. Je me laisse aller contre lui, soulagée de ne pas rester seule.

— J'ai déconné... Je n'aurais jamais dû démissionner comme ça. Je voulais lui faire comprendre que mon salaire était beaucoup trop bas par rapport à mon investissement. Il n'a rien écouté, et ça m'a énervée.

— Alors tu as préféré quitter le restaurant...

— J'ai agi sur un coup de tête. Et maintenant, je m'en mords les doigts. Comment on va faire, sans aucun revenu ? Je devrais y retourner pour m'excuser auprès de papa...

— Je te le déconseille... Il est dans une fureur noire, explique-t-il, gêné. Laisse-lui le temps de se calmer. Et puis, qui sait ? Peut-être que ton attitude lui fera comprendre que

tu as raison : il devrait t'augmenter. Et aussi te dire à quel point il tient à toi.

Je laisse échapper un rire jaune mêlé de sanglots.

— Alors là, tu rêves !

Il me serre un peu plus fort.

— Ne lui en veux pas, Lina. Papa n'est pas du genre à s'épancher facilement. Surtout depuis...

— Je sais, le coupé-je un peu trop sèchement. Et moi, alors ? Je ne souffre pas, peut-être ?

Tino ne relève pas, ce dont je lui suis reconnaissante.

— Dis, pourquoi suis-je aussi stupide ? Pourquoi je n'arrive même pas à parler à notre propre père ?

— Parce que tu as un cœur en or et que tu ne veux pas lui faire de la peine.

— Tout comme toi, tu ne veux pas lui parler de Damien...

— Si j'avoue à papa que je vis avec lui, tu peux être sûre qu'il en fera une crise cardiaque.

— C'est possible... Il est tellement lourd, avec toutes ses insinuations sur sa « future bru » et ton « futur mariage » ! Je ne sais pas comment tu fais pour le supporter. Heureusement, en attendant, il évite de me tanner avec ses « futurs petits-enfants »...

Tino hausse les épaules avec un sourire amusé.

— Bah ! Il est comme ça... C'est ce qu'il a

toujours connu, après tout. (Il se lève avec un soupir.) Bon, il faut que j'y retourne. On s'appelle ce soir ?

— Promis.

Une fois mon frère parti, je me mets à marcher dans les rues de la ville, sans but précis. Je marche ainsi sans réfléchir, au gré de mes envies, comme chaque fois que je me sens perdue. Je ne me sens pas prête à rentrer à la maison, face à Laurent...

Après une heure, peut-être deux, je commence à avoir vraiment froid. Honte ou non, il va bien falloir que je rentre si je ne veux pas mourir congelée. Je sors de mes pensées et lève le nez pour vérifier où je suis. Je laisse échapper un petit cri de surprise :

— La maison des mimosas !

Je suis souvent venue ici quand je me sentais mal, sans trop savoir pourquoi. Sans doute me rappelle-t-elle maman, d'une façon ou d'une autre. Le jardin qui entoure la demeure regorge de mimosas de différentes espèces si j'en crois l'aspect des pompons et du feuillage qui se déversent le long du mur de clôture. Je m'approche le plus près possible de l'une des branches fleuries pour humer ce parfum si particulier. Hmmm...

Voilà, j'y suis. Si je ferme les yeux, je me revois petite fille, le nez enfoui dans le cou de ma mère embaumant son parfum à base de mimosa. Plus tard, j'ai appris qu'il s'appe-

lait *Champs-Élysées*. J'ai toujours trouvé que ce nom était inapproprié. Ce n'est pas à Paris que fleurissent les mimosas, mais sur la Côte d'Azur. Ils évoquent le soleil, la douceur, la chaleur, la délicatesse. Tout comme maman.

Quand j'étais enfant, elle m'avait fait découvrir cette belle propriété dont on n'aperçoit de l'extérieur que le haut des baies vitrées et le toit. Je me souviens de lui avoir murmuré dans le creux de l'oreille : « *Ça sent bon comme toi, maman !* » Elle avait souri et m'avait serrée tout contre elle.

Dans les moments comme celui-ci, elle me manque cruellement. Elle était toujours de bon conseil, et savait trouver les bons mots pour me reconforter. Avec elle, je me sentais un peu moins maladroite... Parfois, j'avais même l'impression de savoir où j'allais.

Que dois-je faire à présent, maman ?

« Ne t'arrête pas, ma chérie. »

Un mantra qu'elle me répétait souvent, consciente que j'avais du mal à aller au bout des choses, par peur d'échouer. Je continue donc d'avancer le long du mur de clôture, même si son conseil n'était probablement pas aussi littéral. Et là, pour la première fois, je constate que le portail est grand ouvert ! Quelle chance ! Je vais pouvoir admirer cette belle propriété de plus près.

Il n'y a personne dans le jardin ni sur le peron. J'ose faire un pas sur l'allée gravillonnée,

puis un autre, en ouvrant de grands yeux émerveillés. Je m'approche d'un mimosa et place sous mon nez une branche de boules dorées pour me délecter de leur parfum. Soudain, un grognement impressionnant surgit d'un buisson tout près de moi. Prise de panique, je saute sur le piédestal de la statue la plus proche de moi pour échapper au molosse qui me poursuit.

— ATTILA !!!

Attila ? C'est le nom d'un chien d'attaque !

Je ferme les yeux pour ne pas voir la bête dont les hurlements étrillent mes tympans. Oh, mon Dieu, il va m'arracher le mollet !

— Attila ! s'écrie encore une dame. Viens ici !

Des pas se rapprochent, prenant tout leur temps.

— N'ayez pas peur, il ne vous fera pas trop de mal.

Le « trop » me gêne aux entournures. J'entrouvre les yeux sur une vieille dame fort élégante qui m'adresse un sourire contrit. Je baisse le regard vers la harpie et constate qu'il s'agit d'un petit yorkshire édenté à la langue pendante. Comment une si petite bête est-elle capable d'aboyer aussi fort ? Je me sens confuse d'avoir eu aussi peur. La dame se racle la gorge avant de me demander :

— Hum... Auriez-vous l'amabilité de lâcher le phallus de David ?

— Le quoi ? Oh !

Je réalise alors que je me suis agrippée aux « bijoux de famille » de la statue de David que je continue à empoigner fermement, comme si ma vie en dépendait. Je me sens rougir jusqu'aux oreilles.

— Heu, excusez-moi, je ne voulais pas, je n'avais pas vu que...

— Ce n'est rien, mais lâchez-le, je vous en prie. Attila fait toujours cet effet-là aux étrangers, s'amuse-t-elle. Il a une malformation des cordes vocales. Mais nous avons perdu assez de temps : vous êtes en retard. Rentrons !

Lina

Je descends de mon piédestal, prenant soin de rester à distance de cet Attila qui ne m'inspire pas confiance malgré sa petite taille.

— Bon, alors, vous venez ? insiste sèchement la vieille dame.

— Vous devez faire erreur, madame. Je suis vraiment désolée de faire ainsi irruption chez vous, mais je ne suis pas...

— Nous en discuterons à l'intérieur, me coupe-t-elle. Il fait un froid de canard aujourd'hui, mon bébé va attraper la mort s'il reste trop longtemps dehors.

Elle se baisse pour prendre le monstre dans ses bras et continue d'avancer vers la porte d'entrée.

— Allons, ne lambinez pas, ajoute-t-elle d'un ton péremptoire.

Après une brève hésitation, et sans vraiment savoir pourquoi, je décide de la suivre. Le cœur battant, je grimpe la volée de marches

en pierre et pénètre dans cette maison qui m'intrigue depuis si longtemps. Dans l'entrée, sur une table en marbre, trône un énorme bouquet de roses blanches. Au sol, sur un grand tapis couleur crème, Attila s'essuie les pattes en laissant de vilaines traces derrière lui. Face à moi, un escalier s'envole jusqu'au premier étage. Je suis la vieille dame dans un salon à la décoration contemporaine que je n'aurais jamais soupçonnée de l'extérieur. Des blocs de béton côtoient des sculptures en verre et des tableaux d'art moderne ainsi que, là aussi, un grand bouquet de fleurs. Cette fois, ce sont des œillets flamboyants.

La dame s'installe dans un fauteuil et m'invite à prendre place face à elle. La bête à la langue pendante s'approche de moi en trotinant. Je recule d'un pas, mais le monstre semble de bon poil, cette fois. Il renifle mes chaussures un moment, lève sa truffe vers moi, et s'éloigne avant de s'affaler sur un gros coussin moelleux aux pieds de sa maîtresse. Je m'assieds à mon tour, mordillant ma lèvre inférieure. Face à moi, la vieille dame ajuste son gilet et replace ses cheveux blancs coupés au carré derrière ses oreilles, puis remonte ses lunettes sur son nez. Sans aucune gêne, elle me scrute des pieds à la tête et plisse les yeux d'un air méprisant en arrivant sur mon visage qui s'empourpre instantanément. J'ai l'impression de n'être qu'une petite fille qui a fait une bêtise et qui va se

faire gronder, encore. Après la matinée que je viens de subir, je ne supporterai pas une nouvelle humiliation. Je m'apprête à me lever pour partir quand elle prend la parole :

— Je ne vous demanderai pas pourquoi vous êtes en retard, ça ne m'intéresse pas le moins du monde. Mais sachez que, désormais, je ne tolérerai plus aucun écart. C'est bien compris ?

— Mais, je...

— Je n'ai pas terminé. L'agence m'a encore une fois envoyé votre dossier par mail, mais ils oublient que je n'ai pas d'ordinateur. Je vais donc vous demander de vous présenter, Ginette.

Manifestement, elle me prend pour une autre... Elle ne voit pas que je suis bien trop jeune pour m'appeler Ginette ?

Devant mon absence de réponse, elle semble s'impatienter.

— Quelles sont vos qualifications, Ginette ? me demande-t-elle en surarticulant, comme si j'étais passablement débile.

Je rêve, ou elle me fait passer un entretien d'embauche ? Je reste figée sur ma chaise, soudain en alerte. Et si c'était ma chance ? Peu importe le travail, en retrouver un tout de suite nous permettra de joindre les deux bouts avec Laurent... sans que j'aie à rentrer tête basse pour faire amende honorable devant mon père. J'ai un peu honte de piquer la place d'une autre, mais c'est moi qui passerai l'entretien

après tout, je mériterai ce job si on me le propose. Ce qui n'est pas encore gagné, puisque je ne sais même pas de quoi il s'agit...

— Mes qualifications ? Eh bien, j'ai travaillé de longues années dans la restauration, en cuisine et au service.

— Vous voulez dire que vous n'avez jamais été nanny auparavant ?!

— Nanny ?

La question m'échappe avant que je puisse la retenir. *Reprends-toi, Lina ! Tu es censée savoir pour quel emploi tu postules, quand même !* Chance pour moi : ma peut-être future patronne se méprend sur ma question.

— Pardon, c'est vrai qu'on dit « auxiliaire de vie » maintenant. C'est d'un ridicule sans nom. Quel que soit son nom, je n'ai plus l'âge d'avoir une nanny, *a fortiori* si celle-ci est trois fois plus jeune que moi. Mais il semble que votre agence de placement considère les vieux comme des personnes impotentes... Je vous préviens, si vous me manquez de respect, je vous mets à la porte. Vous ne seriez pas la première.

Eh bien, on dirait qu'elle ne manque pas de caractère ! Tout mon être me pousse à partir, mais la voix de Laurent résonne dans ma tête : « *Comment on va faire pour payer le loyer ?* » Un peu refroidie, je réfléchis à toute vitesse pour éviter de me trahir. Peut-être que je peux

la faire parler pour comprendre ce que fait une auxiliaire de vie, exactement ?

— Les personnes âgées ont certes moins de facilité à faire ce qu'elles aimeraient faire, mais je ne supporte pas qu'on puisse les infantiliser, assuré-je pour la broser dans le sens du poil.

Ce qui ne m'empêche pas de le penser sincèrement. Je me souviens de ma grand-mère maternelle qui vivait dans une maison de retraite : le personnel l'appelait « mamie » et lui parlait comme à une enfant. Je n'étais qu'une adolescente à l'époque, mais je me souviens que cette attitude m'horripilait.

— Et, hum... je me suis occupée de plusieurs personnes. Je faisais le ménage chez elles, j'organisais leurs sorties, ce genre de choses, dis-je en espérant que mon mensonge ne soit pas trop évident.

— Et vous prépariez vous-même leur repas ? Vous savez cuisiner ?

Je commence à comprendre qu'il est question de l'aider dans son quotidien. Ça ne doit pas être si sorcier... J'espère quand même que ça paie bien ! Me redressant sur mon fauteuil, je hoche la tête avec un aplomb qui me surprend moi-même.

— Oui, bien sûr ! Comme je vous le disais, j'ai travaillé en restauration. J'essaie de m'adapter aux goûts et aux régimes de mes clients. Enfin, de mes patients. Enfin, je veux dire, des gens dont je m'occupe...